

Gilles Bourdeau

COLOMBIER

Des Cendres au Souffle
Du 21 février au 27 mai 2007

ÉLAN

Un poème comporte une force d'intuition et une part de volonté qui ne logent pas dans le définitif : cette décision étrange de quitter l'écriture et le texte pour suivre l'inspiration se propose de nouveaux défis, des métaphores fraîches et des mots presque neufs. Un poème n'est jamais fini pas plus qu'il n'est totalement commencé.

Ce grand poème *Colombier* trouve son explication dans les deux pôles symboliques qui annoncent les dates d'ouverture et de clôture de sa rédaction : « des Cendres au Souffle ». Les dates qui suivent sont un découpage chronologique qui n'a rien à voir avec le sens donné à cette vision du temps poétique.

L'encadrement des poèmes est délibérément sacré et liturgique. Tous les poèmes naissent de cette fontaine qu'est ce temps spirituel qui va du début du Carême jusqu'à la fête de la Pentecôte en passant par Pâques, fête d'enfouissement et de surgissement, d'enfers et de résurrection, de ténèbres et de lumière. Chaque section de ce poème unique est écrite dans le mouvement psychologique, social, culturel et spirituel qui renvoie sans mesure aux défis les plus dramatiques comme aux expériences les plus exaltantes de l'existence.

On peut suivre l'oscillation perpétuelle d'un mouvement de décomposition qui touche plusieurs dimensions de l'expérience et, forcément, de l'écriture. Sont palpables l'épreuve et l'affirmation d'un *élan*, - parole si chère à Henri Bergson et qui est en elle-même une philosophie, - qui traverse décombres et ténèbres pour surprendre et extasier, par son feu et sa clarté, les vivants et les survivants.

Les quarante neuf premiers poèmes sont un « désordre », -un chaos,- voulu et projeté au fur et à mesure de l'émergence torrentielle des émotions, des images et des paroles. Un souffle impérieux s'impose à travers les symboles de finitude et d'infini, d'éphémère et de durée, de mort et de vie. Il m'est difficile de capturer et de figer des symboles qui auraient valeur d'absolu. Ici, le vent, la rose et la colombe sont porteurs d'une vision qui recueille et explose.

L'organisation de chaque poème en dix strophes, marchant au pas inégal de trois lignes et deux lignes, est volontaire. À plusieurs reprises, les voix s'interpellent et donnent une version différente de l'affirmation première, comme si le poème tenait à boiter ou à forcer une marche qui ne peut pas être toujours égale et cohérente. Il ne s'agit pas d'une *chanson à répondre* mais d'un dialogue entre des voix qui expriment des interprétations différentes de la même réalité.

Le cinquantième poème, divisée en trois parties inégales, *Incantations*, *Évocations* et *Feux* est un portail, une frontière et une borne qui marquent un espace et un temps sacrés. Les sept petits poèmes d'*Incantations* reprennent des phrases de poèmes antérieurs et suggèrent une autre mélodie mais confirme le même sens, dense et presque opaque. Chaque poème de cette section se termine par une prière qui ouvre un autre registre, celui de l'adoration et du consentement.

Si l'expérience vécue dépasse l'imagination, appelle au chant et à la prière, elle pousse aussi à des prises de conscience qui sont des perles de sagesse et de discipline qu'égrène le pèlerin en passant de l'émerveillement à la décision. C'est le propos d'*Évocations* qui se charge d'un autre regard et adopte un autre pas, celui du silence audacieux et décidé. Le dernier poème *Feux* ne veut rien conclure, il se contente de consumer et de bénir dans la joie de la paix : « ...dans la mer intense être soi/ visible et soulevé à chaque vague/ apparaître dans l'immensité ».

Colombier est le titre qui ouvre cette longue procession de poèmes. Il évoque la demeure, la croissance, l'exode et la liberté. Le Souffle peut-il, un seul instant et une seule éternité, se durcir en permanence sans trahir l'appel et le mouvement qui le constituent dans son envoi et son expression ? Le verset 30 du psaume 104 proclame l'éternel présent de ce passage et de cet incendie : « *L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers et la terre entière brûle de son feu* ».

Qui a éprouvé et vu ne marche plus de la même manière et ne parle plus exactement de la même façon. L'expérience change et la vie est changée. Les prières qui venaient clore chaque incantation recueillent et répètent cette expérience sainte. Il n'y a pas d'autre mot parce qu'il n'y a plus de mot. Enfin l'indicible hors de soi et en soi ! Joie des joies !

Le souffle emporte, situe et confirme les êtres dans l'existence et le sens de leur existence, dans l'inspiration et le dire : « *Mon cœur a frémi de paroles belles : j'ai à faire entendre mon œuvre au roi, ma langue est le roseau d'un scribe agile* ». (Psaume 45/44, verset 2)

Gilles Bourdeau,
Quito en Équateur, le 27 mai 2007

1.

Un nid pour chaque colombe
et chaque nuit l'aveuglement
le matin effraie l'aile blessée

ne pas attendre le printemps
à l'instant du milieu du monde

que d'offenses dans l'offense
de pierres dans la violence
d'épines sur les tiges des roses

comme des bras qui tombent
tant de pétales défont

ouvrir inlassablement ce cœur
plus secret qu'une fleur claustrale
dans une nuit perpétuelle

quand la mort est ouverte
apparaît la corolle de la vie

le chant caresse
le crépuscule berce doucement
les feuilles et les fleurs du jardin

le soir est excessif et beau
tout se recueille même le silence

la fenêtre cesse de battre
le vent se cache quelque part
dans un nid ou une grotte

dans un vase les fleurs offertes
resplendissent dans l'obscurité.

*

2.

Que ton amour touche la face
les mains le cœur mais que l'eau
baptise le feu de la maison

sur les cendres brûlantes
que repose la brise sainte

pour recevoir la croix le pain
la nuit le jour se présentent
unis à la table des pardons

le chemin parcouru est court
l'appel du destin immense

la bouche est pleine de cailloux
l'amertume gonfle les entrailles
avec l'absinthe et le lait caillé

des pétales fiévreux pour les pas
des plaintes pour les peines

la pommeraie est en flammes
l'ermitage vient d'être saccagé
courir éperdu vers l'inconnu

la fenêtre demeure ouverte
aux rayons parfumés d'essentiel

sur la table vernie et dénudée
une flamme éveille les coupes
montre du doigt le vin rouge

mais qui brûle la maison le champ
et vers nulle part fuit le danger?

*

3.

Crainte d'un torrent de mots
peur d'un déluge d'images
soif d'une barque légère

l'âme simple veut vivre d'amour
d'un peu de pain d'eau et de vin

naviguer contre les vagues
les souvenirs et les cendres
à voile morte à rame brisée

l'âge écoute son souffle
la vie scrute la brume à l'horizon

le batelier dort à ciel échancre
envahi par une étoile éteinte
un miroir sans un seul visage

il y a une larme sur l'écume
une plainte dans le vent

l'eau des roses est acide
les pétales pâles et froids
l'hiver défile ici

la pensée violentée se cabre
contre une bulle figée anonyme

l'avenir a perdu bien du temps
le temps n'a plus de présent
à un pas et à un mot du soir

avec un ongle effilé et sanglant
un semblant stigmatise le cœur.

*

4.

*Que de nuits pour une goutte de lumière
que de voyages pour un gîte passager
ainsi pensent l'aube et le chemin*

les pèlerins n'ont pas le temps de rendre
la poussière du premier paradis

ils approchent de la mer
comme des colombes survolent la mort
avec des cris de révérence et d'extase

la nuit tient éveillés tous les songes
les vagues libèrent la féerie et le jeu

ne ferme pas la porte ni la fenêtre
l'orage est vide le tonnerre craintif
la terreur se dévêt près d'un ruisseau

le soleil océanique presse le passant
indécis entre la maison et l'aventure

la soif de vivre dépayse
certitudes et enracinements
y a-t-il là-bas qui ne soit ici ?

dans la barque qui ramène chez soi
des cœurs jonglent aux frontières

ces chemins entre les étoiles
ces mains entre la lune et le soleil
ces passages d'un cœur à l'autre

le souffle embaume le jardin du monde
étreint l'univers sans mensonge.

*

5.

*La promesse de la route est éternelle
peut-il y avoir une autre voie avant et après
le bonheur s'attable et habite la main*

parlent entre eux ces voyageurs
qui voient loin et marchent pas à pas

que ta main réjouisse la mienne
que nos pas soient une seule chanson
et notre courage toujours neuf

aigle sur les cimes rouges des volcans
cette parole ne sera jamais écrite

la vie boit l'eau de la fontaine
voyage jusqu'au bout du souffle
plus loin que l'instant et la mort

aucun nuage ne peut cacher ta face
plus vive que le soleil du matin

perdu sur la voie de l'impossible
le veilleur ramasse et bâtit un miracle
avec du temps et un peu de cœur

comme le corps découvre ses plaies
le jongleur parade avec un manteau troué

démonter la crainte mesurer la peine
la joie ne s'habitue pas à la présence
l'excès renverse la voûte étoilée

la lune chavire sous mille regards
brûlés par la passion d'un œil d'or.

*

6.

L'Orient inspire le souffle de midi
il n'y a aucun instant à perdre
pour disperser les poussières

chaque matin regarde au dehors
pour sentir les vents la lumière

l'olivier a perdu ses branches
la colombe a tellement usé son bec
l'arche divague sur les flots

les pierres tombales profanées
les survivants n'ont qu'à partir

les blessures se transmettent
passent entre les âmes les corps
comme les gestes et les mots

les roses affamées de terre
consolent des racines fatiguées

la lune souveraine
ouvre les paumes fermées de la nuit
chante une berceuse immortelle

depuis que la cire me rend sourd
j'entends les cœurs battre

dans la foule intense être un aveugle
qui écoute des voix et chantonne
les joies les peines des passants

fermer les yeux sur la vie
qui ferme ses yeux sur le destin.

*

7.

L'ange laisse un message
une feuille couverte de charbons rouges
de paroles incandescentes

les lèvres proches se taisent à peine
la main dépose la plume humide

les yeux voient les yeux de l'Autre
transporter la joie dans un écrin
fragile comme la table et le pain

le feu ne te contemple jamais
il illumine pour qu'enfin tu vois

le pétale qui faiblit et tombe
n'avertit jamais il se laisse faillir
parce que les amarres sont usées

l'heure de s'évanouir n'a pas de fin
elle loge avant d'être reconnue

qui ne voudrait sonner les cloches
inviter les plantes et les nuages
pour vénérer ton passage ?

il ne nous reste que ton nom
un peu de poussière et une bougie

passe ainsi le visage d'un bonheur
s'éteint une présence ardente
qui ne nous touchera plus

vivre est un métier difficile
qui expose à tant de lumière.

*

8.

Changer de poème et de page
changer sans doute d'existence
recommencer à l'envers

la vie est écrite d'une drôle de manière
avec des lettres qui ne s'accordent pas

les mots sont étranges quelquefois rudes
tellement aigus qu'ils tranchent
comme un couteau effilé

les paroles entrent dans la chair
presque épines et chardons

la vie s'en va avec tant d'échardes
des fardeaux de bois et de métal
entourés de ficelles

nos grands rêves arrivent de la mer
comme de petits soleils entêtés

les barques lunaires ont dépassé
les tempêtes les vagues affolées
et se contentent d'un matin

la paix n'est jamais magie
qu'un abandon près d'un quai fragile

pour chanter les attentes et les détresses
les mots sont trempés et flasques
comme un livre mouillé

au milieu de la fin le cœur recueille
des paroles et fredonne ses voyages.

*

9.

Des larmes sous chaque paupière
dans chaque main une clochette
un poids pour chaque cœur

marchent sur un tapis mauve
des pénitents voilés et graves

le tambour résonne dans le cloître
les pieds nus flagellent les pierres
plus tendres que des souvenirs

les plaintes remuent un pardon
agenouillé contre une poitrine

la paix souhaitée prend du temps
le baume patiente mieux que les plaies
les cicatrices hésitent à se fermer

sous le voile troué des pécheurs
des visages pleurent la Lumière

un rayon suffit pour avancer
démuni jusqu'à mendier
l'aumône de la compassion

se pardonner prend plus de temps
que de cueillir les pardons offerts

dans la salle glaciale des repentirs
le dépouillement a lieu très vite
de soi il ne reste que l'apparence

continuer de vivre est sans merci
une larme tombe sur chaque tort.

*

10.

Le regard et la parole veillent
depuis le matin sur des pensées secrètes
que personne ne comprend

nous ne sommes rien pour accueillir
tant d'Amour et autant d'aveux

incandescentes les morts les joies
comme des cratères en flammes
et une respiration éternelle

un à un les mots bondissent
sur des lèvres surprises brûlées

il y a toujours un cheval de Troie
dans la cité des sentiments et des images
mille cris font un seul murmure

impossible de fermer les portes
quand le souffle gémit de l'intérieur

avec une avalanche d'hymnes
de charbons rouges sur la langue
de poussières sur les lèvres

les anges du mot ne se lassent jamais
ils écoutent le Verbe indicible

le ciel n'est pas et la terre non plus
les entrailles portent une semence
qui se charge de l'éternité

le cœur est envahi de soleil
comme d'une lave océane.

*

11.

Ils décident le froid et je dessine
l'hiver sur chaque jour de blancheur
et chaque feuille givrée des arbres

le printemps s'est fait attendre
presque un enfant qu'on a failli perdre

nous sommes abasourdis par l'herbe
et les branches vertes
et les fleurs et les papillons

tant de vie après tant de silence
avec le soupçon de la mort et du deuil

perdre ses vêtements de guerre
laisser tomber ses armures épaisses
libérer l'âme de ses enfers

ô saison nous voilà après la souffrance
les engelures et les fièvres

je te mens peut-être
il n'y a pas l'hiver ni le printemps
ici il n'y a que le temps

les saisons sont toutes jumelles
aucune trace ne les distingue

ressemblance ou complicité
une grande illusion des sens
trompe les patiences du voyage

je me suis mêlé en me souvenant
d'un autre lieu et d'un autre pays.

*

12.

Ô Séraphin de feu veille toute mon âme
que j'échappe et ne reconnais plus
à chaque fois que je la regarde

suis-je seulement une grotte
moi qui ne m'abrite jamais ?

il n'y a vraiment plus de pierre
pour reposer la tête et déposer
la passion indéracinable

le pèlerin est plus grand que ses pas
le moine plus simple que sa prière

pourquoi gravir cette montagne
et attendre maintenant cette nuit
pour me montrer l'Essentiel ?

ô pure braise qui es-tu ?
qui suis-je ô toujours blessure ?

les années sont longues et brèves
comme des cendres sur les semailles
et des brouillards sur le fleuve

nous sommes enfin dans l'instant
qui prend le fruit de l'arbre

le rêve fixe la peine des âges
et fait vaciller les genoux
plus fragiles que des poutres

la maison de l'âme habite une tente
que l'on plie et déplie jour et nuit.

*

13.

Ma main est pleine de feu
mes doigts sont des braises
qui incendient ce qu'ils touchent

je n'ose approcher de mon cœur
ni effleurer mes entrailles

que restera-t-il de moi si le feu
transperce la chair et l'âme
la cloison de l'invisible

ô feu de feu consume !
ô terre de terre nais!

poème sans parole ni rature
torrent de roches et d'eaux
commencement et clôture

s'efface la brise sainte
resplendit la face cachée

ô parole sur des lèvres murées
l'œil voilé découvre l'invisible
le sourd entend l'indicible

ô montagne qui recueilles la vallée
et bois les forêts et les fleuves

que ne s'éteigne jamais ta flamme
et ne se retire ô souffle ta lumière
dans l'abîme de l'âme

repose en moi que je repose
et goûte la paix de ta bonté.

*

14.

Traîner son fardeau sur des pierres
à peine baptisées avec l'eau
des volcans et des montagnes

la ville est une antichambre
où les espérances donnent vertige

d'une aurore à l'autre tirer
des boîtes de carton pousser
des animaux squelettiques

travailler sans arrêt pour rien
rentrer nulle part pauvre

mains tendues d'aïeux ridés
d'enfants perdus de mères angoissées
d'un peuple meurtri

*donne-moi de quoi manger
sans discours et rien d'autre*

dans le silence un air de conspiration
l'aveu terrible d'une nécessité violée
une soif complice

les heures sont les mêmes qu'hier
un désert accablé de sécheresse

recommencer tout nu l'instant
et tenir debout à espérer
défient l'arbre sans racine ni fruit

si tu le veux prends mes peines
toi qui me charges de ta faute.

*

15.

*Le tailleur de pierre n'est pas le maçon
et la roche n'est pas le mortier
songe le vide entre les colonnes*

suivre le plan et la perspective
comme d'autres veillent les portes

dans l'enceinte des présences
le destin est espace entre les étoiles
millénaires d'attente et de voyage

la route suffit au marcheur
l'horizon révèle la beauté des pas

le visage est un voile sur le cœur
les pensées et les sentiments
un seau dans le puits des abîmes

le tirer et découvrir l'impensable
gravé sur nos yeux impies

aucune copie de l'invisible
de tous les côtés l'aveuglement
un négatif sans noir et blanc

lève les yeux regarde devant toi
l'ange montre le temps et le lieu

n'ouvre ta porte qu'à la Lumière
la chambre habitée par la nuit
est lieu de l'Autre

la nuée s'en va avec l'ombre
la splendeur habite la grotte.

*

16.

Le ruisseau se brise contre un barrage
change brusquement son parcours
et avec le temps transperce la pierre

au bout du voyage est un mur blanc
où nul ne peut écrire son secret

si peu à faire et tant à rire
le clown court à perdre haleine
pour rattraper un papillon jaune

un ballon un cerceau une toupie
dansent au son d'une complainte

le cœur encore est blessé
par une ombre sous un masque de soie
un doigt de fer aigu

l'enfant pleure sur un banc d'auto
contre la poitrine de ses ancêtres

que lui a-t-on fait pour que s'éveillent
les peines et les larmes d'hier
mêlées à l'absinthe d'aujourd'hui

la même chose que toujours
des promesses infidèles

une pluie de belles paroles
de regards obligés et absents
de saluts sans incendie

les gestes et les lèvres mentent
comme les mains simulent.

*

17.

La bête tapie derrière le rocher épuise
le sang et le feu des dragons
et chute sous les prises

elle fit rire et mourir
maintenant elle fait pleurer

elle fait la rue en titubant
ivre et perdue
raconte partout des demi vérités

les illusions de carton déchirent
le cœur à peine initié

comprendre commence avec des yeux
collés sur l'envers du décor
la face mouillée du masque

le fou sans image et sans mot
s'embarque pour l'aventure

la bête arrogante mélange
tout le monde et ment à l'Impossible
qui la défie quand elle leurre

dans un coin les victimes sanglotent
en dénonçant tant de crimes

tout est difficile même l'innocence
qui oublie les chansons du passé
et rêve d'avenirs intacts

nu sans défense face au mal
l'enfant vulnérable pleure.

*

18.

Comme une sirène appelle
les navires au milieu de la nuit
le cœur cherche son souffle

Ange de feu touche mes lèvres
que le Vivant touche mon cœur

une brise peut emporter le voyage
déporter à jamais vers des rivages
qu'un capitaine ne cherche pas

quand les feux du pont s'éteignent
la lumière se tait pour la nuit

ne demande pas d'aimer la mort
ce n'est pas ainsi que je veux mourir
je tiens à passer le fleuve

où sont les phares les plus proches
quand l'égarement éloigne infiniment ?

certains matins le doute
remplit tous les coins de l'horizon
d'une fumée acide et mortelle

debout à l'avant de l'existence
je jongle *ce n'est pas là mon appel*

résister aux apparences
tenir tête aux vapeurs et aux suggestions
de la première vague

Ange de feu brûle mes lèvres
parle à mon cœur inquiet.

*

19.

Quelle mort attends-tu de nous
que nous n'attendons pas avec toi
impatients de lever le voile ?

de ce voyage nul ne parle
il parle seul et tout le temps

comme un bateau toujours échoué
sur des bancs de sable et de boue
dans une saison sans pluie

un chargement lourd de questions
gît immobile sans lieu et sans réponse

suis-je le seul à interroger
et le seul à qui tu ne réponds pas ?
es-tu muet ou suis-je sourd ?

pas un mot sur un bout de papier
ni de signe sur le sable humide

dans le ciel chargé de nuages
des marées de colombes refoulent
les berges peuplées d'herbes sauvages

le bruit des vagues dissipe les chants
des tourmentes cachées

mille morts jonchent les côtes
en rappelant mille histoires
de luttes et de naufrages

plus loin un canot à la dérive
est renversé avec le passeur.

*

20.

Je brise la coquille d'un songe
pour que nous goûtions aux fruits
asséchés depuis des lunes

les yeux brillants ne voient pas mieux
que sous le voile de la nuit

m'est apparu un enfant en sanglots
esseulé dans ses racines
dans un wagon vers nulle part

innocent comme un matin neuf
il ignore tout du destin

la vie est partout à côté devant soi
un feu d'artifice multicolore sur les rives
d'un fleuve spéculaire et souverain

tenter de casser l'abîme fatigue
manger le cœur d'une étoile est amer

le poète arpente le monde avec son âme
à la recherche de semblables
affaires comme lui par l'existence

planter cueillir manger
se dissipent avec le temps

la joie court plus vite que la tristesse
le passant ne regarde pas en arrière
il s'arrête pour apprendre de *midi*

les rêves de soleil angoissent
plus que les bancs de ténèbres.

*

21.

Cris de la faim et grondements de tambour
à chaque seconde vivre survivre
penser sera pour plus tard

la rue s'agite devient folle
remplie de passants inquiets ou frivoles

les uns construisent les barricades
d'autres multiplient les discours
mais tous jouent avec le feu

dans les sanctuaires le mutisme règne
lourd comme une insouciance aveugle

la saison n'est jamais meilleure
les puissants s'arrachent le gras
les pauvres grugent les os

pas de semaine tranquille
un coup se trame dans le dos d'autrui

on ne sait pas qui a raison ou tort
les arbitres font et défont à loisir
les ficelles du droit

tous veulent vaincre posséder
après avoir détruit la maison commune

s'il est un sage qu'il garde le jardin
arrose les plantes parle avec les fleurs
et joue avec les enfants

en espérant épuiser la souffrance
le temps des violences doit passer.

*

22.

Des senteurs d'eucalyptus dans un cloître
rempli des fraîcheurs de la pluie
du froid pénétrant de la nuit

le moine marche sur la mer
des parfums et des silences

le jour inaugure un miracle
la traversée du monde transfiguré
en tenant la Lumière entre ses mains

l'âme ouvre sans limites la porte
à la grâce et à l'émerveillement

la faute diminue à vue d'œil
dans les eaux de la piscine baptismale
le souffle passe et sèche les blessures

que de luttes pour être deux
et de veilles pour devenir *un*

le moine ne voit pas sa vie
il est là dans le jour et l'intention
et avance pas à pas

les stigmates obéissent aux heures
les racines s'oublient sans merci

se tenir égal entre midi et minuit
marcher veiller semer prier
être gardé follement par l'Esprit

espérer au-delà de la face du réel
l'impossible émietté dans l'Ombre.

*

23.

Comme des colombes aveuglées
nous n'ouvrons pas les ailes la nuit
nous veillons quelque part sans partir

le destin est plus vaste que nos yeux
dans l'infini les gestes plus gauches

les sages ne veulent pas toujours voir
ils ferment tant de fois leurs paupières
pour écouter la lumière des coeurs

nous en sommes là dans notre vol
fascinés par les mystères de l'ombre

que la nuit traverse nos cœurs
marque notre flanc découvert
de ses blessures incendiées

nous attendons nos baptêmes
cachés et fiers dans l'eau le feu

nous avons fait de nos patiences
des sillons et des fleuves vers la mer
des semences et des bateaux

que la nuit vienne ou qu'elle parte
nous sommes la joie absente

les ténèbres ne sont pas si épaisses
les habitants de la nuée s'éclairent
des flammes multicolores des fêtes

les marcheurs s'adossent contre un arbre
les pas ont aussi soif de repos.

*

24.

Blanche comme les neiges
plus transparente que le souffle
l'invisible colombe

en toi je suis sans prière
toi l'inlassable qui pries en moi

chercher tellement les mots
et épuiser les paroles
pour offrir son cœur au Cœur

tu passes dans le silence
tu restes l'Amour éternel

quand la lumière n'est plus
le souffle seul veille l'âme
et secrètement lui parle

le parfum quitte la fleur
une ombre voile la lune

derrière la grille ajourée
où ne coule qu'un peu de soleil
un regard habite le sanctuaire

là où personne n'est visible
l'Invisible est veillé avec amour

parmi les miettes de midi
la colombe trouve sa voie
dans le message qu'elle porte

de loin en loin l'ange s'approche
et respire avant de chanter.

*

25.

Ô bonté éternelle que t'offrir
parmi ces présents reçus à tout instant
promesses d'un bonheur pèlerin

des roses jaunes rouges blanches
de l'encens une bougie

la présence n'est que cela
une attention qui n'oublie jamais
un geste un hommage gratuits

la mémoire est un trésor sans prix
le rappel du passage et de l'habitation

mais où va l'âme après la mort ?
là où la beauté est un visage
le cœur une maison

le reste est privé de réponse
plus de mot au bout du chemin

mais où va la mort après l'âme ?
là où le brouillard s'éloigne
et se chiffonne infiniment en mer

la vie grandit sans cette question
la parole enveloppe les traces de la voie

la mort la vie fleurissent dans la grâce
avec des fruits plus profonds que le temps
odes de confiance et d'amour

près d'une fenêtre dans l'après-midi
l'abandon apprivoise l'Amour.

*

26.

Il n'y a pas d'enfers que tu ne visites
les nôtres attendent que tu viennes
et résides parmi nous

ce n'est pas trop demander
que d'espérer tout ton amour

nous n'avons pas désiré l'abîme
la mort la déchéance les ténèbres
tout nous est donné par surcroît

partage ce que nous sommes
mets les pieds dans nos enfers

nos histoires sont sans intérêt
celles d'ancêtres et de descendants
une transmission de clartés et d'ombres

jusqu'à la nécessité et au destin
l'essentiel est sans sépulture

changer de vie changer la vie
sont des cris sans langage
une plainte sans parole ni murmure

le chant du dernier espoir
se perd dans l'attente du berger

le grand sabbat ne pâlit jamais
nul n'arrive à voir cette lumière
semblable à une face connue

ce n'est pas trop demander
que d'espérer tout ton amour.

*

27.

Sous les corniches métalliques
les ambitieux pourchassent les innocents
coincés dans un nid d'herbe et de boue

colombes confinées au martyre
ils n'effacent pas ils tuent

avec une maladie originelle
une passion boiteuse un vice acide
chaque coupe est empoisonnée

le mal se voile souvent le visage
la main épie pour prendre et frapper

les flammes de la fournaise
engloutissent à mesure les victimes
à peine vivantes

le voyage ne pardonne à personne
d'être un appât et une capture

l'existence demeure minuscule
une lueur matinale sur les rives
un léger crépuscule sur les cimes

les ténèbres ne sont plus naturelles
elles tombent en cendres volcaniques

dans un sac de jute des colombes captives
abaissent le ton de leurs cris
touchent l'agonie de leurs ailes

à deux pas de l'enlèvement
la porte des morts est grande ouverte.

*

28.

Sur ses grandes échasses de bois
la pluie arpente les montagnes
et refuse mille fois de tomber

l'orage comme un condor tourne
sans arrêt au-dessus des cimes

des aveugles se suivent en tâtonnant
évitent les murs et les pierres
en s'appuyant sur le bâton de leurs voix

le souffle ne respire plus
l'haleine se fait muette

des chats accroupis face à face
guettent la lune et l'instinct
plus pâles que les nuages

le temps lacère le corps
comme il soulève les marées

sur l'échine des collines
mille gouttes de pluie frissonnent
en sentant le vent les tourmenter

l'imperceptible entre à l'intérieur
et n'arrive jamais à dire l'essentiel

sous les colonnes de pierre des fleurs
encore heurtées par l'obscurité
attendent qu'une main les déplace

la lumière n'appartient à personne
elle brille sur tous les midis.

*

29.

Ouvrir la terre de ses propres mains
creuser un trou profond humide
enterrer son mal et sa peine

continuer de courir jusqu'à la fontaine
comme des enfants qui s'amuse

si le matin continue d'être infernal
ne regarder que le souffle incandescent
illuminer le cœur passionné

le jeu d'*être* est tellement grave
le pas de la liberté est dans l'oubli

quand la cire de la chandelle fige
et la fumée se détache de la mèche
laisser la mort refroidir

après l'élan garder silence
attendre que disparaisse l'absence

un fil glisse entre les doigts
un bâton campe entre les mains
la vie avance vers son temple

la beauté se cache dans la rose
le parfum seul se détache

s'approcher de la tente éternelle
avec le manteau des étoiles
le voile infini des océans

enfoui dans des abîmes extrêmes
le grain explose avant d'être *tilleul*.

*

30.

Veiller l'être le monde à la chandelle
mère et père d'un enfant originel
assoupi entre des corps fragiles

la vie voulue dépasse le rêve
conçoit le désir dans l'abandon

être toujours agneau de Dieu
né d'en haut et d'en bas
torrent oublieux de ses fleuves

le cœur est une source unique
l'engendrement un seul amour

naître sans fin de la grâce
vivre de rien comme un enfant
oublie le sacrifice en jouant au ballon

Verbe fait chair Parole du monde
l'Amour n'est pas qu'un cri

quand la voix ne retentit pas
savoir qu'il est là et appelle
allume le feu de la rencontre

où et quand la vision sans paravent
la communion corps âme cœur ?

ne guette pas à la fenêtre
ne ferme jamais les volets
n'ouvre plus la porte

sans lieu il est à demeure
attente et présence.

*

31.

Le ciel est couvert d'incendies
la noirceur est l'unique feuille de papier
où écrire le livre des ténèbres

à cette heure nous sommes
à la croisée de mille destins

les captifs crient pour briser les murs
sauter les clôtures sortir de prison
la liberté est trop petite

un gémississement interminable
remplit le corps le coeur l'espace

les princes ont oublié fui
tous partis pour un long voyage
l'enfer est absence

un seul cri vocifère mille cris
un condamné avance les autres se terrent

la ville ne cesse de marcher
angoissée à l'approche d'un drame
quelqu'un doit mourir demain

personne n'ose demander
qui et pourquoi? personne n'ose

le Vivant s'en va au bûcher
de l'aveuglement et de la vengeance
en bénissant le feu et l'eau

les racines et les feuilles grandissent
dans une pluie de vents et de cendres.

*

32.

Inutile le pétale tombé
inutile le parfum détaché
inutile la rose défaite

*la colombe s'envole du nid
ouvre l'aile et fait voyage*

inutiles le jardin et la terre
inutiles le terreau et l'eau
inutiles la lumière et le vent

*la colombe passe les continents
légère et sans message*

inutile l'enracinement
inutile l'épanouissement
inutiles la fleur et le fruit

*la colombe cherche un rocher
l'instant de reprendre souffle*

inutile l'éclatement
inutile l'incandescence
inutiles l'apparence et l'être

*la colombe regarde la brise
l'horizon qui ne cesse d'approcher*

inutile l'évanouissement
inutile le grand exode
inutile l'ensevelissement

*la colombe ébahie conduit
le dérangement des créatures.*

*

33.

Ombre patiente du souffle
innocence attentive
sur le visage qui écoute

s'en va la lumière l'ombre s'efface
s'en va la brise le jardin s'effraie

sur ces petites feuilles de papier
écrire ce nom sans autre nom
que ton nom magnifique

maintenant que le jour disparaît
que resplendisse ta présence

dans le soleil éteint
sous les feux débridés des volcans
vient de naître la lune

il n'y a pas de joie plus belle
qu'un reflet sur un miroir

l'un attend les ténèbres
pour promettre de mourir
un autre scrute la lumière pour vivre

pas d'autre vœu pour l'amant
que de consacrer sa vie à l'Amour

dans la nuit qui aventure la mer
s'avance fière et haute la lune
annonçant l'autre Face

ainsi s'achève un commencement
sans l'annonce d'une éclipse.

*

34.

À la fenêtre la lampe frissonne
derrière l'ombre du silence
qui passe à deux pas

le nom n'importe plus
sauf le froissement du vent

l'Amour sans racine
et sans feuillage presque cime
détache la ligne d'horizon

contemple le proche avant de te voir
ô pure image de l'Autre

la lumière est toujours là
muraille dans les ténèbres
main dans la douleur

le corps tremble quand l'âme console
et le cœur enfin comprend

les cloches écoutent les chants
de la grande lune et des étoiles sacrées
sirènes oniriques des navires

la nuit étreint entre ses bras
l'enfant qui ne fait plus de bruit

quelques mots entre nous
sur l'heure qui s'amuse encore
à la nuit tombée

les rêves sortent des valises
pour se promener dans le monde.

*

35.

Le poème garde la maison
paroles de feu sur les lèvres
mots au puits de l'encre

je n'ai plus d'autre faim
le pain des chants me nourrit

est-il possible que soient perdues
avec les voiles et les cordages
les traces des vents

le souffle est plus qu'un murmure
que l'haleine égarée

si l'encens s'essouffle
les braises sont mortes
et le feu a déjà disparu

chez soi dans le silence
la vie ne parle plus

une lumière tiède effleure
des feuilles mortes de froidure
émues par une telle visitation

l'après-midi rassemble ses travaux
prend le chemin du bercail

la barque emporte l'essentiel
un veilleur endormi à l'avant
au cœur de mille orages

la paix n'a pas d'autre lieu
que les vents et les abîmes.

*

36.

Que dire si je suis seul
avec la mort qui prend tout
même le secret du mystère

au pied du bois croisé l'Immortel
se tient tête inclinée et jongle

personne ne cherche la peine
que faire avec des corps plâtreux
et des yeux en cendres

entendre une lamentation sainte
celle de la voix des âmes mortes

si l'Éternel se meurt
à qui peut bien penser le mortel
avec ses jours déjà limés ?

il n'y a presque plus de mots
mais tant de questions brûlantes

revenir à la maison
avec des yeux fixés sur l'Absolu
et troués par la vérité

errer sur un chemin méconnu
fermer les paupières sur la vision

que dire si je suis seul
avec le Tout Puissant entre mes bras
languissant comme un vivant meurtri

au pied du bois croisé se tient
l'Amour aveugle immortel.

*

37.

Apprendre au prophète à reposer
lui qui ne cesse de veiller
unissant le sang l'eau le feu

la fumée s'envole avec la parole
la nuit brûle ses derniers feux

facile de travestir l'intention
avec des habits de spectacle
et les masques d'autrui

le théâtre a ses coulisses
la galerie ses courtisans

l'assoiffé de vision ne cache pas
l'innocence d'un cœur extasié
avec des copies de soi

sur la longue filée des priants
perle une pluie litanique

elle est une vieille promesse
que les amants de la ferveur
attendent paisiblement

*la paix est vivante
vous n'êtes pas morts*

*vos visages sont
lisses et brillants comme les pétales
évanouis des roses pourpres*

chaque cri secoue la passion
et ne pense qu'à sauver les siens.

*

38.

Le silence abreuve les sources
remplit les fontaines
apaise les aurores

lorsqu'un enfant s'amuse
les plus vieux devisent

goutte à goutte il enveloppe
d'un suaire le crépuscule
parle aux lueurs du matin

l'enfant perdu dans la foule
retrouve la vie angoissée

tant processionner pour goûter
aux misères de la déchirure
aux larmes de la disparition

ne plus assécher les pleurs
entendre le rire de l'espoir

il est là lumière des entrailles
palpitation des cœurs
souffle des esprits

ô petit enfant ne parle
qu'à celui qui écoute tes secrets

la colombe que l'enfant poursuit
en courant et riant le ravit
avant que ses mains ne la tiennent

le souffle soulève la chair
avant qu'elle ne le prenne.

*

39.

Sur de grands charbons de feu
la solitude brûle dans la communion
et parfume la chambre paisible

l'instant est pure mémoire
un amour qui n'oublie pas

pas d'autre lieu pour sortir
de chez soi que la fenêtre ouverte
et la place déserte

le vent sent la fumée du foyer
les flammes du sapin frais

la lune éclaire à peine
le dormeur dans la plaine
les loups dans la forêt

la neige et la pluie fêtent encore
avec les âmes des disparus

les survivants de la mort
sont plus blêmes qu'un hiver
plus ivres qu'un printemps

la solitude a rongé les dentelles
de sa robe de paille

où vont se réfugier les plantes
où vont courir les animaux
si le feu se lève dans les champs ?

la main sur la bouche l'instant effrayé
serre la gorge et sanglote.

*

40.

Séparer le sang de l'or
l'amertume de la gloire
les murs goûtent le sang caillé

que de cadavres aux portes des palais
l'orgueil sacrifie n'importe qui

le déni est capable de tout
de mentir avec des phrases bien faites
des mots détournés

les pierres ne veulent que crier
elles ont éprouvé l'impensable

les princes du présent
inondent de décorations le scandale
parlent plus fort que le meurtre

la mort est semée sans ménagement
la violence saccage le monde

les fruits sont amers
à peine des racines acides
les intentions étaient pourries

ont été mêlés la corruption et le divin
comme un vin mal baptisé

les chants qu'on entend
sont pleins de fausses notes
de paroles trompeuses

la vérité est tellement plus simple
ils ont recouvert d'or le mensonge.

*

41.

Mélancolie est le nom d'un rêve avenu
qui doit avoir lieu bientôt
entre la mémoire et le vœu

le présent frotte deux fagots de bois
et précipite la joie du feu

le poulain trotte près de sa mère
effleure son flanc broute l'herbe
en fixant le champ de la liberté

le rêve commence avant d'ouvrir les yeux
la nostalgie se prête à tout

le souffle entre nous
se rappelle du pays et de la figure
du nom et de la promesse

pas d'ennui sans lumière
ni d'obscurité sans regret

se souvenir est éternel
il y a des tables de chair
où Dieu écrit sa présence

sur un cœur de feu l'enfant
se brûle les mains en dessinant une colombe

la mort la vie ne peuvent rien contre l'amour
désir de l'impossible au désert
et du pays en terre étrangère

Mélancolie chante l'âme
avant d'être écoutée et apaisée.

*

42.

L'étranger vagabonde
passant de la figure à la beauté
errant de l'être

le souffle est un pèlerin
il respire le lieu absolu

il n'apparaît pas
il ne s'absente jamais
il est seulement là

*mais tu n'es pas d'ici
je ne reconnais pas ta couleur*

reconnu et méconnu
il va d'une terre à l'autre
de la maison et étranger

la voix est pareille
les paroles sont différentes

le parler dénote un ailleurs
et un autrement étonnants
l'esprit épelle *vivre* différemment

le cri et le silence passent
d'un abîme à un sanctuaire

il n'apparaît pas
il ne s'absente jamais
il est là seulement

*mais tu n'es pas d'ici
je ne reconnais pas ta voix.*

*

43.

La liberté vole comme la colombe
des montagnes et des plaines
des places immenses

à coup d'ailes sortir des nids étroits
des cages métalliques

se nourrir d'autre chose
que des graines éparpillées sur les pierres
ou lamper l'eau des flaques

à la fenêtre de l'arche
la branche d'olivier prédit un temps nouveau

finie la saison des eaux profondes
la terre présente enfin le ventre
la colombe ne reviendra plus

déjà plus loin que le rêve
plus loin que la lueur du désir

clure le déluge et atterrir
émerger et commencer un voyage
sans les grondements de la tempête

la colombe loge dans une paume
maison et gîte de la main

la liberté arpente l'espace
repense les temps et les âges
fait quelques pas à l'air pur

l'orage noir nous pourchasse
la beauté inachevée fascine.

*

44.

Fleurs sans jardin
près des sentiers poussiéreux
au bord des fenêtres

les racines ne manquent pas
la réciprocité s'absente

coulent sans annonce
un ruisseau et un reflet
d'en bas et d'en haut

le priant n'a pas eu le temps
d'habiter un coin de paradis

dire ces gouttelettes de pensée
qui coulent à la surface de soi
comme des fleuves de vie

je suis un petit garçon
aux yeux fermés aux mains jointes

qui vois-je dans ce tunnel noir
où je cours indompté et fier
comme un enfant innocent ?

la porte se ferme sur ma pensée
mon cœur garde silence

sur mes lèvres fraîches
une prière sans usure
comme une fleur neuve

je clos simplement mon cœur
j'entends le souffle prier.

*

45.

Plus loin que le mot
mille fois plus loin que la parole
le pays du cœur

aucun vol sur son lac azur
aucune barque pour sa rive

peut-être pense le passeur
laissant les limites des certitudes
vers des courants moqueurs

le voyage n'a pas de fin
le vent est bien nécessaire

au milieu de l'absence
des surfaces d'envers et d'endroit
un œil fixe l'âme

le poète se lève pour écouter
la brise qui n'a plus de jardin

l'abandon se libère de l'abandon
presque un froissement d'ailes
de papillons et de colibris

le pétale et le parfum oublie la rose
et la colombe fuit vers son destin

le clown lave son visage
se dévêt de mille rires
touche ses mains encore ivres

le cœur bat plus vite que le souffle
perdu sur un fleuve apocalyptique.

*

46.

Écouter les vents
entendre les cœurs
lire et relire nos pensées

plus belles que les paumes
des mains entrouvertes

ne pas récompenser le don
recevoir et présenter l'offrande
attendre le passage du feu

les cendres sont plus pures
que les charbons vifs et rouges

j'ai soif de brûler
le sang l'eau le souffle
j'ai soif de brûler le feu

le lieu du cœur est un incendie
consumant le silence du monde

offrir la paix reçue
le vent imprévisible
la joie pour laquelle je ne suis rien

tout vient sans vraiment insister
et est rendu avec le noyau d'un merci

le soleil vente plus que jamais
sur les cimes des volcans
dans les grottes des montagnes

la brise recueille nos cœurs
ravit et murmure l'amour.

*

47.

Tant de taches sans main
de péchés sans âme
de paroles sans visage

une odeur de chair fanée
de thé tiède et oublié

l'après-midi est chétif
la sécheresse brûle la saison
les oiseaux n'ont plus à boire

le lac s'est vidé de sa lumière
la terre a bu ses eaux

le chant des feuilles attend la pluie
les tourterelles attendent les vents
le prophète veille jusqu'à Dieu

la terre plus solide que l'humain
parle rarement de ses peines

personne ne la retient de pleurer
de faire connaître ses drames
mère des vivants et des morts

la cloche semble lointaine
la prière tellement proche

aux frontières des risques
le cœur retient son souffle
et apprête l'impossible

appel et réponse sont dos à dos
deux enfants qui font des culbutes.

*

48.

Le phare chante l'intervalle
convoque au danger
évoque le destin

le torrent peut tout arracher
et le feu tellement détruire

pas d'herbes dans les champs
ni de colombes au nid
le vide loge à tout venant

comme un corps frissonne
sans le pan d'un manteau

les vents forcent les vagues
les feuilles mortes des arbres
les cimes isolées des montagnes

un cri d'animal effrayé
zigzague près des murs de l'ermitage

la brebis n'a jamais pu fuir
le péril est plus large qu'un oeil
plus grand que la patte du loup

le solitaire résiste debout suspendu
au mât d'une humble espérance

les crucifiés sont plus nombreux
que les souffrances et les croix
plus silencieux que les testaments

l'alerte prend au mot les entrailles
et pousse l'agneau à gémir.

*

49.

Ils l'ont enseveli très vite
du côté de la lumière du matin
au milieu du monde

il attendait la main
qui frappe à la porte

après avoir marché pieds nus
sur des routes de pierres froides
il était là à veiller le feu

il attendait le loup des bois
et l'aigle des cimes

il refusait toute explication
la vie avait été ainsi et la fin
ressemblait au chemin

il attendait la voix
qui lève le soupçon

il ne cherchait plus rien
il avait délaissé depuis longtemps
les foules et les discussions

il attendait le souffle
qui passe sans prévenir

sans sommeil depuis des lunes
il reposait à même le sol nu
dans une grotte obscure

il attendait du matin
une brise dans la tente.

*

50.

INCANTATIONS

I.

La fenêtre cesse de battre
le vent se cache quelque part

sur les cendres brûlantes
repose la brise sainte

une larme sur l'écume
une plainte dans le vent

le souffle embaume le jardin
et sans mensonge étreint l'univers

la vie boit l'eau à la fontaine
voyage jusqu'au bout du souffle

le matin regarde au dehors
pour sentir les vents la lumière

il ne reste que ton nom
un peu de poussière et une bougie

*Tu m'as donné des larmes
que je n'arrive pas à aimer.*

*Ô Amour
si tu es le seul à consoler
pourquoi pleures-tu ?*

II.

Nos grands rêves arrivent de la mer
comme de petits soleils entêtés

le dépouillement a lieu très vite
de soi il n'est que l'apparence

impossible de fermer la porte
le souffle gémit de l'intérieur

ni l'hiver ni le printemps
il n'y a ici que le temps

ô braise qui es-tu ?
qui suis-je ô toujours blessure ?

s'efface la brise sainte
resplendit la face cachée

recommencer nu l'instant...
défie l'arbre sans racine ni fruit

*Une étincelle et le temple brûle
une braise et le cœur s'incendie !*

*Ô Feu
par où pénètres-tu
pour tout consumer ?*

III.

Le visage est voile sur le cœur...
seau dans le puits des abîmes

le clown court à perdre haleine
attrape un papillon jaune

est difficile même l'innocence
qui oublie ses chansons du passé

une brise emporte le voyage
et déporte à jamais vers les rives

les marées de colombes refoulent
les berges d'herbes sauvages

les rêves de soleil angoissent
plus que les bancs de ténèbres

le sage garde le jardin
arrose les plantes parle avec les fleurs

*Je n'ai pas d'autre rire
que ton abîme et ta folie.*

*Ô Innocent
dans quel fleuve laves-tu
ma vie pour qu'elle étincelle ?*

IV.

Marcher veiller semer prier
gardé follement par l'Esprit

nous sommes là dans notre envol
fascinés par le mystère de la nuit

la colombe trouve la Voie
dans le message qu'elle porte

la présence est vraiment cela
l'attention qui n'oublie jamais

jusqu'à la nécessité et au destin
l'essentiel demeure sans sépulture

l'existence est toute petite
lueur matinale sur les rives

les gouttes de pluie frissonnent
ressentant le vent les tourmenter

*Ton Absence ne cesse de blesser
mon cœur et mes entrailles.*

*Ô Veilleur
à quelle porte te tiens-tu
pour guetter l'issue de l'Ange ?*

V.

Le jeu d'*être* est grave
le pas de la liberté dans l'oubli

naître sans fin de la grâce
vivre de peu comme l'enfant

sauter les clôtures de la prison
la liberté est minuscule

la colombe s'envole
ouvre l'aile fait voyage

ombre fidèle du souffle...
sur le visage qui écoute

le nom n'importe plus
sauf le froissement du vent

je n'ai plus faim
le pain des chants me nourrit

*Si j'avais tout su à l'avance
aurais-je aimé ta Volonté ?*

*Ô Ombre
sous quel Arbre t'effaces-tu
pour montrer tant de Lumière ?*

VI.

Revenir à la maison
avec des yeux fixés sur l'Absolu

la fumée quitte avec la parole
la nuit brûle ses feux

petit enfant raconte tes secrets
à qui les écoute vraiment

la neige et la pluie fêtent
avec les âmes disparues

séparer le sang de l'or
l'amertume de la gloire

dans le feu l'enfant se brûle
les mains en touchant une colombe

le souffle pèlerin
respire le lieu absolu

*Avec son horizon et ses pierres
le chemin ne cesse de fasciner.*

*Ô Colombe
si tu es l'aile et le vent
comment tisses-tu le mouvement ?*

VII.

La terre présente le flanc
la colombe ne reviendra plus

je clos simplement mon cœur
j'entends prier le souffle

le pétale et le parfum quittent la rose
la colombe passe vers son destin

le soleil vente plus que jamais
sur des pentes volcaniques

le chant des feuilles patiente la pluie
les tourterelles patientent les vents

le péril est plus qu'un œil
plus que la patte d'un loup

il attendait le matin
la brise sous la tente

Soleil et Terre
je danse à vos noces éternelles.

Ô Tente
que je demeure à jamais
dans la paume de la Brise.

VIII. Évocations

À l'aube de soi
un ruisseau de vagues
impétueuses comme un printemps

*

Sur les pierres
infinies faire des pas
litanie d'une marche sainte

*

Voici mes mains
que ton fleuve de feu
les asperge et les bénisse

*

Cheminer encore
dans le *cloître de l'amertume*
jusqu'à l'apparition de la lumière

*

Dès le matin
l'extase d'un visage transcendant
posé sur un cœur inquiet

*

Vivre de *rien*
face à des murs blancs
maculés de silences laiteux

*

Si jeune si neuf
déjà maître des champs
et gardien du jardin

*

Le dormeur rêve
étendu sur des racines cachées
envoûté par des parfums

*

Un feu
pour les cendres de la vie
et de l'eau pour sa poussière

*

Il n'y a de voile
pour nos visages et nos larmes
qu'un reflet de lune sans ombre

*

Quel est ce Jour
qui ouvre sa porte et sa fenêtre
sur des sentiments d'océan et de ciel ?

*

L'ange de l'apparition
n'attend pas la présence
il l'apporte en silence

*

Que le Souffle
soit mon fardeau et le soleil
la fontaine de mon baptême

*

Pas à pas la solitude suit
la flamme essentielle
comme une ombre urgente

*

Long est le chemin
qui va du désir à l'éveil de Soi
de l'origine à la fin

*

Des larmes perlent
sur la face de la joie
pierres transparentes de l'ascension

*

Aux portes des fêtes
des enfants font des bulles
des clowns lancent des ballons

*

Illuminer la nuit
avec des mots spéculaires
des brisures de lune

*

Tourner les pages bien vite
à la recherche de quelques paroles
plus vraies qu'une pierre angulaire

*

La nuit est aimable
la lune et les étoiles le savent
avant les marins et les bergers

*

Qui entend l'eau près des quais
connaît le désir du navire
et la passion du voyage

*

Le seau qui ne descend jamais
dans le puits n'apprend pas
le vertige et la profondeur

*

Tenir la main
parle à voix basse
et s'en tient à l'essentiel

*

S'il n'est profondément touché
le cœur vulnérable
ne sent aucune blessure

*

Quand le cœur aime
il perd le souffle
et s'angoisse de vivre

*

Une nuée toute petite
gêne le soleil et la lune
épaissit la transparence

*

Les uns s'endorment tranquilles
d'autres veillent jusqu'à mourir
l'exode est plus qu'un chemin

*

N'a pas tout dit
qui jongle encore au mystère
et médite la question

*

Faire le corps avant de le vêtir
le dévoiler pour que l'âme naisse
se connaître *paradoxe*

*

Combien de temps persévère
la flamme dans la mèche éteinte ?
la noirceur le dira

*

Se coucher sur les dalles antiques
glaciales comme un tombeau
déposer les chemins pour qu'ils dorment

*

À ta porte le don attend
tu as besoin de temps pour ouvrir
il est déjà prêt à t'aider

*

La laine du silence
sert au châle de la nuit
au manteau du coeur

*

La vie est plus simple
qu'un reflet de lune
sur un pétale endormi

*

Le jour passe
silencieux comme un pèlerin
oublieux de son désir

*

La colombe qui cherche
de l'herbe sèche et de la boue
prépare un grand secret

*

À la fin la rose
défait toute sa beauté
pétale à pétale

*

Quelques gouttes de pluie
et les pierres de la place
seront seules avec les colombes

*

Cela qui est au-delà du désir
t'est donné quand tu as fini
de désirer

*

Écrire encore
avant que les yeux s'aveuglent
et que personne ne puisse lire

*

Las de mourir
pourquoi connaître l'heure
de l'instant ?

*

Enfin remettre
les mille arbres nés
d'un grain de sénevé

*

La terre travaillée
avec tes mains travaille
ton cœur avec les siennes

*

Si la tempête cesse
si les ténèbres disparaissent
nous nous verrons

*

Entre les colonnes de pierre
et le vide des arcs
un lieu de lumière

*

Quand l'Invisible brûle
tous ses visages il apparaît en toi
comme feu et lumière

*

L'âme touche l'Âme
et fiance immortellement
l'Un

*

Les cieux et les cœurs sont libres
la colombe se pose
et chante le souffle.

*

IX. Feux

Dans la fournaise de feu
mille enfants martyrs supplient l'Impossible
que les vivants ignorent ou pleurent

tant de voyages pour transporter
les pierres de l'inutile
et être broyés sous les fardeaux

nos secrets tracés avec tant de peine
sur des bancs de sable roussi
sont effacés par les grandes vagues

sur cet océan terrible
où nous ne sommes presque rien
passent l'alouette et l'hirondelle

la mer escorte la nuit
et brille des bougies multicolores
qui palpitent sur les navires

comme des pélicans ardents
près des rivages d'eau et de soleil
puiser son cœur dans le jour

sur les offrandes silencieuses
le souffle rempli d'Amour
le cœur les mains les lèvres le mot

pas d'adieu à la lumière
ni de plongée dans les ténèbres
la nuit ne le demande pas

dans la mer intense être *soi*
visible et soulevé à chaque vague
apparaître dans l'immensité.

AILES

POÈMES (1 à 49)

1. Un nid 2. Ton amour 3. Un torrent de mots 4. Une goutte de lumière
5. Route éternelle 6. L'air du midi 7. L'ange en visitant
8. De poème et de page 9. Sous chaque paupière 10. Le regard et la parole
11. Ils décident le froid 12. Ô Séraphin de feu 13. Ma main
14. Fardeau de pierres 15. Le tailleur de pierre 16. Le ruisseau
17. Derrière le rocher 18. Une sirène appelle 19. Mais quelle mort
20. Coquille d'un songe 21. Cris de la faim 22. Senteurs d'eucalyptus
23. Des colombes aveuglées 24. Blanche comme les neiges 25. Ô bonté éternelle
26. Il n'y a pas d'enfers 27. Corniches métalliques 28. Échasses de bois
29. Ouvrir la terre 30. Veiller l'être le monde 31. Couvert d'incendies
32. Inutile le pétale 33. Ombre patiente 34. La lampe frissonne
35. Le poème garde la maison 36. Que dire si je suis seul
37. Apprendre au prophète 38. Les sources 39. Charbons de feu
40. Le sang l'or 41. *Mélancolie* 42. L'étranger vagabonde 43. La liberté vole
44. Fleurs sans jardin 45. Plus loin que le mot 46. Écouter les vents
47. Taches sans main 48. Le phare chante 49. Ils l'ont enseveli

50. INCANTATIONS

I. Ô Amour II. Ô Feu III. Ô Innocent IV. Ô Veilleur V. Ô Ombre
VI. Ô Colombe VII. Ô Tente

VIII. Évocations IX. Feux

*

Du 21 février au 27 mai 2007/ des Cendres au Souffle
Gilles Bourdeau, Quito en Équateur